

---

## ARTICLE IV.

### *De la Vigne , des Mûriers & des Oliviers.*

Les bleds & les fourrages ne sont pas les seules récoltes dont le Languedoc puisse profiter ; ses vins, ses eaux-de-vie, ses huiles d'olives, ses châtaignes, & surtout ses soies, forment pour cette Province des objets de la plus-grande importance.

Nous avons d'excellens Mémoires &c même des Traités complets sur les vignes, les oliviers & les mûriers, ce qui fait que nous ne dirons que peu de chose sur ces différens objets de culture ; d'ailleurs en les traitant à fond, nous excéderons les bornes que nous sommes forcés de nous prescrire dans ce Discours.

#### *Les Vignes.*

En général, la culture des vignes en Languedoc m'à paru bien tenue : on ne s'y sert point d'échalas pour deux bonnes

raisons ; la première, c'est que manquant absolument de bois, les échelas occasionneroient une dépense à laquelle la Province ne pourroit pas subvenir ; la seconde, c'est que si on laissoit monter le bois des ceps, les longues & fréquentes sécheresses épaissiroient & dessécheront la sève, & l'empêcheroient de monter & de nourrir le raisin ; au lieu qu'en tenant les ceps à ras de terre, les racines conservent assez de fraîcheur pour fournir aux raisins une sève abondante qui le grossit, & procure la bonne qualité des vins.

Outre nombre d'insectes qui nuisent beaucoup à la vigne, elle craint sur-tout les gelées ; on la garantira de celles d'hiver, si en automne, après la taille, on accumule la terre autour des ceps ; précaution qu'on ne devroit jamais manquer de prendre, & qui procureroit un double avantage, celui de préserver les souches de la gelée, & celui d'un engrais admirable ; car cette terre, ainsi accumulée, attire, comme nous l'avons dit plus haut, toutes les influences & les substances végétales qui se trouvent répandues dans l'atmosphère, qui la rendent très-fertile ; on en est quitte au

printemps de dégarnir les souches, & d'étendre cette terre à l'entour .

A l'égard des insectes, le remède est bien plus difficile. Quelques Auteurs conseillent de semer des fèves dans les vignes, parce que ce légume les attire en grande partie ; & lorsque les tiges en sont couvertes, on les arrache avec précaution, & on les brûle.

Si nous ne craignons pas que l'expédient que nous allons proposer, influât sur la qualité des vins, nous conseillerions de répandre dans les vignes de la poussière de charbon de terre. Nous savons que ce fossile répand une odeur que bien des insectes, & sur-tout les différens genres de scarabées fuient, comme quelque chose qui leur est funeste & contraire. L'expérience seule peut décider si ce remède ne seroit pas aussi nuisible à la qualité du vin, que ces insectes le sont aux vignes & aux raisins. On sait encore que la suie, & même les cendres de toute espèce répandues auprès des ceps, détruisent les insectes qui les dévorent.

## *Les Oliviers*

Quant à la culture des oliviers, je renvoie nos Lecteurs au Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences de Marseille en 1772, & dont le Public est redevable à M. de la Brousse, Maire d'Aramont, de la Société royale des Sciences : nous devons encore à ce savant & digne Citoyen, un excellent Mémoire sur la culture du figuier. Ces deux Mémoires se trouvent chez tous les Libraires de la Province.

Il observe très-judicieusement que si l'on veut mettre ces arbres à l'abri des gelées d'hiver qui en font périr beaucoup, il faut de nécessité garnir leur pied de terre en automne, & la régaler ensuite au printemps autour de leurs racines.

A l'égard des insectes qui, depuis quelques années, font un ravage affreux aux oliviers, tant en Provence qu'en Languedoc, M. de la Brousse assure, & il le prouve par des expériences décisives, que la suie répandue au pied de ces arbres, est un remède infallible pour les détruire.

Outre les insectes dont cet Auteur fait mention, & qui attaquent les bourgeons, les feuilles & même le fruit des oliviers, il y a encore une espèce de puceron verd, très-petit, qui se multiplie prodigieusement, & qui attaque non-seulement les oliviers, mais tous les arbres fruitiers, sur-tout les pruniers.

Pour garantir les arbres de ces insectes, M. de la Brousse propose de faire bouillir parties égales de goudron ou guitran, & de l'appliquer avec un pinceau, au mois d'Avril par un temps sec, sans brouillard ni rosée, autour de l'arbre en forme d'anneau, de cinq ou six pouces de hauteur, & de faire autant à chaque grosse branche ou à chaque fourche. L'efficacité de ce moyen est confirmée par l'expérience, & il est aisé de le pratiquer.

J'ajouterai ici un autre expédient qui fera le même effet, & qui est très-facile à pratiquer. Faites bouillir sept ou huit livres, plutôt plus que moins, de charbon de terre dans un chauderon plein d'eau, jusques à ce que l'eau contracte une forte odeur d'asphalte, & lorsqu'elle sera tiède, lavez en le tronc des arbres, que vous aurez

préalablement nettoyés avec une forte brosse ou décrottoir, vous verrez qu'aucun insecte n'y montera.

Ceux qui sont dans le voisinage des eaux d'Yeuset, de celles de Bagnols & de la fontaine d'Auson, toutes dans le Diocèse d'Uzès, ou de celle de Gabian au Diocèse de Beziers, n'ont qu'à laver leurs arbres avec les eaux de ces sources, qui ont toutes la même propriété que celles où l'on a fait bouillir du charbon de terre.

### *Les Mûriers.*

Les mûriers, en Languedoc sur-tout, sont trop précieux, pour ne pas exiger la plus grande attention à tout ce qui peut les faire prospérer & les conserver. Il y a plusieurs espèces de mûriers : le blanc est le seul dont nous nous occupions dans ce Discours, parce qu'il est le seul dont la feuille soit propre à la nourriture des vers à soie : celle du mûrier noir pourroit y suppléer au besoin ; mais il s'en faut bien qu'on en obtint une soie de la qualité de celle que donnent les mûriers blancs.

Le mûrier ne se plaît pas dans toutes sortes de terres. Il aime sur-tout les terres

franches & sablonneuses, les terres propres à la culture du bled, les terres noires & grainues, & en général toutes celles qui sont propres à la vigne, pourvu qu'elles ne soient pas par trop calcaires ; car il ne réussit pas dans ces dernières, non plus que dans celles qui ne sont que des marnes, & moins encore dans les glaises, dans les terres arides & superficielles, dans la craie & le tuf, ni dans les terres exposées à une humidité permanente.

Mais s'ensuit-il de là que les particuliers qui n'auroient dans leurs héritages que des dernières terres dont nous venons de faire l'énumération, se trouvent par-là privés d'avoir des mûriers dans leurs possessions? Non, sans doute ; si on veut bien faire attention à ce que nous avons dit plus haut sur l'amandement des terres, on verra que par des mélanges convenables, on peut se procurer des terres de la qualité qu'on les désire ; que leur défaut ou leur bonté dépendent toujours du plus ou moins de notre industrie.

Quant à l'exposition du terrain, elle est assez indifférente en Languedoc, par rapport au climat de cette Province,

pourvu cependant qu'on n'expose pas ces arbres sur des hauteurs, où les vents de nord & nord-ouest puissent les geler en hiver. Il faut cependant convenir que ces arbres réussissent bien mieux sur des terrains en pente douce que dans la plaine, & principalement sur ceux dont l'exposition est entre le levant & le midi.

On peut se procurer des mûriers & les multiplier de bien de manières. Nous allons exposer ici les principales, afin de mettre nos Lecteurs à portée de choisir celles qui seront le plus à leur portée, suivant les circonstances. On multiplie les mûriers :

1°. Par des rejetons enracinés, qu'on trouve ordinairement au pied des vieux arbres, pour peu qu'ils aient été négligés. Il faut détacher & arracher ces rejetons, en leur conservant le plus de racines qu'il est possible, sur-tout les plus vives, & accourcir celles qui sont trop longues. Aussi-tôt que ces rejetons sont arrachés, il faut les planter en pépinières, & couper leur tige à deux ou trois yeux au-dessus de terre.

2°. Par les racines des vieux arbres qu'on a arrachés ; il ne s'agit que de soigner ces



racines, elles poussent des rejetons qu'on peut arracher l'année suivante, & les mettre en pépinière comme les précédens.

3°. Par des boutures. La meilleure manière de se procurer des mûriers par bouture est celle-ci. Commencez par préparer une planche de bonne terre, plus ou moins grande, suivant le nombre d'arbres que vous voulez avoir, que vous mêlerez de bon terreau, & que vous foncez jusques à deux bons pieds de profondeur : mais pour donner à cette terre une qualité admirable, faites une fosse de deux pieds de profondeur, & de la grandeur que vous voulez avoir votre planche. A mesure que vous retirez votre terre, & que vous la jetez à droite & à gauche de la fosse, mêlez-là avec du bon terreau ; faites cette opération dans le mois de Mars ou d'Avril, & même pendant l'hiver, lorsque vous n'avez rien à faire : laissez cette terre ainsi rangée en dos d'âne jusques au mois d'Octobre suivant. Choisissez alors un jour où la terre paroisse avoir une certaine fraîcheur, sans cependant être mouillée, & la jetez avec la pelle dans la fosse, ayant soin de l'étendre en la jettant, afin qu'elle se mêle mieux. Laissez-

la rasseoir quelque temps, & vous pourrez ensuite y placer vos boutures, depuis le mois de Novembre jusques au mois de Mars. En Languedoc, je préférerois le commencement du mois de Février, parce que c'est le temps où les sèves commencent à remuer. Pour cet effet, choisissez sur un mûrier vigoureux & de bon acabit, les plus forts rejetons de l'année, qui aient deux à trois pieds de longueur ; coupez-les en y laissant deux à trois pouces de vieux bois ; puis creusez le long de votre terre préparée une rigole d'environ un pied & demi de large sur six à huit pouces de profondeur ; couchez vos rejetons le long de cette rigole en travers, à environ dix-huit pouces de distance les uns des autres, en repliant doucement leur tige en haut, de manière que la pointe sorte de terre d'environ trois pouces, & sur-tout prenez bien garde de les casser ou de les endommager en les courbant : couvrez-les de sept à huit pouces de terre , excepté la pointe qui sort en dehors, & assurez-les bien, & ensuite faites une autre rigole à côté de la première où vous coucherez vos boutures de la même manière & continuerez ainsi de rigole en rigole jusques à ce que tout soit planté.

Cette plantation n'exige plus d'autre soin que de l'arroser, au moins une fois par semaine dans les temps de sécheresse, il en manquera peu, & elles pousseront même très-bien dès la première année.

Au bout de deux à trois ans, suivant que vos boutures seront fortes, vous les arracherez doucement pour ne pas les fatiguer ; vous ôterez le superflu des racinés tortues, & vous les mettrez en pépinières. Je regarde cette méthode comme la plus aisée & la meilleure, parce qu'on se procure par-là des arbres de choix.

4°. On peut encore multiplier les mûriers par la semence, & c'est la voie que la nature emploie dans la reproduction des êtres ; mais on n'obtient alors que des sauvageons, qui ont ensuite besoin de l'industrie du Cultivateur pour avoir des arbres de la bonne espèce. .

Les mûriers qui viennent de semence donnent des feuilles si variées qu'on croiroit que ce sont différentes espèces d'arbres ; il y a des feuilles de toute grandeur, les unes pleines & sans découpures, d'autres fort rudes, & le plus grand nombre fort petites & très-

découpées parce que ce ne sont que des sauvageons, qu'il faut nécessairement greffer pour avoir de la bonne feuille, ou ce qu'on appelle des mûriers francs.

L'avantage qu'ont les mûriers qui viennent de semence, c'est que s'ils ont été semés dans une bonne terre, ils poussent très-vigoureusement, & que dès la première année, ils croîtront d'un pied, & même d'un pied & demi de hauteur.

Pour se procurer de la bonne graine ou semence de mûrier, il faut choisir un arbre de bonne espèce, vigoureux, & qui ne soit pas trop jeune ni trop vieux, & ne pas toucher à ses feuilles l'année qu'on le laisse en fruit. Lorsque les mûres sont en parfaite maturité, on choisit les plus grosses, sur-tout celles qui tombent d'elles-mêmes, & on les met pendant quelques jours dans un grenier pour les achever de mûrir, ayant soin de les remuer chaque jour pour les empêcher de fermenter, & même de se pourrir. Lorsqu'on apperçoit qu'elles sont assez mûres, & qu'elles s'écrasent facilement sous le doigt, on les met dans un baquet d'eau, & on les frotte entre les mains

pour les égrener en délayant la pulpe, toute la bonne graine tombe au fond de l'eau , & on rejète par inclinaison toute l'eau trouble avec les ordures qui surnagent ; l'on lave ensuite la graine qui est au fond du baquet à quatre ou cinq eaux pour la bien nettoyer, après quoi on l'étend sur des draps, & on la fait sécher à l'ombre ; lorsqu'elle est bien sèche, on achève de la nettoyer, & on la conserve dans un lieu sec pour la semer au printemps suivant.

C'est du 15 au 20 Avril qu'il faut semer la graine de mûrier ; on pourroit la semer dans d'autres temps, mais il y auroit trop d'inconvéniens qu'il convient d'éviter. Pour cet effet, on choisit un terrain qui soit en bonne exposition d'une terre de jardin, c'est-à-dire, bien meuble, bien remuée, légère & fraîche, mêlée d'un fumier bien consommé, ou de terreau de couche. Formez sur ce terrain une planche de quatre pieds de largeur sur vingt à trente pieds de longueur, plus ou moins, suivant la quantité de plans que vous voulez avoir ; égalisez bien la terre avec un rateau, puis avec le cordeau & la broche, tracez sur la longueur de la

planche quatre ou cinq rayons d'un bon pouce de profondeur, dans lesquels vous sèmerez votre graine à peu près de l'épaisseur qu'on sème les laitues : une once de graine de mûrier suffit pour semer une planche de trente pieds de longueur , & pourra produire de quatre à cinq mille jeunes mûriers.

Si votre graine paroît desséchée, faites la tremper vingt-quatre heures dans l'eau, cette précaution ne peut que faciliter & hâter la germination, & les jeunes mûriers naîtront plutôt.

Maintenant pour recouvrir votre graine ainsi distribuée le long des rayons, ayez de bon terreau de couche bien consommé ; passez-le dans un crible fin ou froissez-le dans les mains, afin qu'il soit bien fin, & répandez-le légèrement dans les rayons, de manière que la graine en soit recouverte d'un bon demi-pouce : il ne faut pas ragréer la terre après cela, il faut la laisser ainsi sans y toucher, & l'on fera très-bien d'y étendre par-dessus quelques brins de paille longue fort éparse, tant pour éloigner les oiseaux, que pour ne laisser pénétrer l'air & les rayons du soleil qu'à demi : nous disons

de la paille longue, car il faut se garder d'y mettre de la paille battue sous les pieds des chevaux, parce qu'on ne pourroit plus l'ôter lorsque les mûriers commencent à paroître, & ces brins de paille leur nuiroient beaucoup.

Si le temps devient sec, il faut les arroser légèrement tous les deux ou trois jours, & faire cet arrosement entre les rayons, pour que l'eau en tombant ne nuise pas aux germes qui font fort tendres.

La graine levera communément au bout de trois semaines, & l'on continuera les arrosements, mais toujours avec les mêmes précautions, & l'on aura également soin d'ôter toutes les herbes étrangères par des binages fréquens & faits avec attention, pour ne pas toucher aux jeunes plans.

Au mois d'Avril suivant, c'est-à-dire, au bout d'un an, une bonne partie de ces jeunes arbres seront déjà assez forts pour être mis en pépinière de la manière que nous dirons bientôt, & il sera bon alors d'en arracher environ le tiers, en choisissant les plus forts ; mais il faut faire cette opération avec le plus grand ménagement, si on veut

sauver ceux qui restent, & qui ne sont pas encore assez forts pour la pépinière, c'est-à-dire, qu'il faut faire en sorte d'arracher les gros sans nuire aux petits ; & pour cet effet, il faut arroser la terre pendant quelques jours jusques à ce qu'elle soit tendre & légère, après quoi on saisit d'une main l'arbrisseau qu'on veut arracher, & on appuie l'autre sur la terre, pour qu'elle ne se soulève pas à mesure qu'on le tire doucement. Au bout de la seconde année, tous ceux qui sont restés sur la planche auront communément acquis quatre à cinq pieds de hauteur ; il ne faut plus différer alors de les arracher tous & de les mettre en pépinière, sans cela les plus forts étoufferoient les foibles. Il y a cependant un avantage à ne mettre les jeunes mûriers en pépinière que lorsqu'ils sont un peu forts, comme cela arrive au bout de deux à trois ans au plus, parce qu'ils exigent alors bien moins de soins, & qu'ils profitent beaucoup mieux.

Soit qu'on multiplie les mûriers par la voie de boutures, de semence, ou de quelque autre manière que ce soit, on ne peut pas se passer de les mettre en pépi-



nière. Pour cet effet, ayez une terre bien-meuble & bien cultivée, & sur-tout à l'abri des vents du nord & nord-ouest ; ces deux vents en Languedoc sont fort nuisibles aux productions de la terre, principalement au printemps, parce qu'ils traversent les hautes montagnes d'Auvergne, qui sont encore alors couvertes de neiges, qui les refroidissent considérablement.

J'ai remarqué que ces mêmes vents, dans la partie du Languedoc qui confronte aux Pyrénées, dégénèrent en vents d'ouest, parce qu'ils vont frapper le sommet de ces hautes montagnes, & réfléchissent leurs frimats vers la plaine sous une direction d'ouest ou sud-ouest, suivant les gissemens des montagnes qui les renvoient.

Le terrain que vous destinez à une pépinière de mûriers étant bien préparé, arrachez proprement vos jeunes plans après avoir arrosé une couple de jours les planches où ils ont été semés, afin qu'elle soit moins tenace, & que vous n'endommagiez pas les racines en les tirant ; & après avoir accourci les racines avec discrétion, & coupé l'extrémité du pivot,

vous les planterez à un bon demi-pied de profondeur, & à un pied & demi de distance les uns des autres sur des rangées alignées au cordeau, de trois bons pieds de distance d'une rangée à l'autre.

Lorsque votre plantation sera faite, vous couperez la tige de tous vos jeunes arbres à deux ou trois yeux au-dessus de terre. Donnez ensuite, si le temps l'exige, quelques arrosements à votre plant ; mais ne coupez aucun rejeton cette première année: au printemps suivant, supprimez toutes les branches qui auront poussé, à l'exception de celle qui vous paroîtra de belle venue, & la plus propre à former une tige. Retranchez, de cette dernière, un tiers & même la moitié de sa longueur, si elle paroît longue, afin qu'elle prenne de la force : nous observerons ici, à cette occasion, que pour avoir des mûriers d'un bon produit, il faut avoir le plus grand soin de procurer à leur tige le plus de force ou de grosseur possible ; & pour cet effet, il ne faut pas lui laisser prendre au-delà de sept à huit pieds de hauteur. C'est le moyen de leur faire prendre une belle tête touffue, parce que la sève ayant moins de chemin à faire, s'y porte avec plus d'abondance, au

lieu qu'un arbre haut & efflanqué n'est jamais d'un bon produit ; & cette observation ne regarde pas seulement les mûriers, mais tous les arbres fruitiers en général.

Il est donc intéressant de ne pas trop élaguer les jeunes mûriers, pour faire pousser la tige avec plus de vigueur ; & il ne faut couper les branches collatérales que peu à peu chaque année, à mesure que la tige prend de la force ; & pour cet effet, il faut pendant l'été couper seulement, à demi ou aux deux tiers, les branches qui s'écartent trop.

Parmi les mûriers que vous aurez tiré du plant pour les mettre en pépinière, il y en aura quelques-uns qui se trouveront d'une bonne espèce, & qu'on peut se dispenser de greffer ; mais il s'en trouvera beaucoup dont la feuille est petite & sauvage, & qu'il faut absolument greffer si on veut avoir de bonne feuille. Il y a plusieurs manières de faire cette opération ; celle qui convient le mieux aux mûriers est la greffe à écusson : on peut la pratiquer pendant tout le temps que les arbres sont en sève, c'est-à-dire, depuis le mois d'Avril jusques au mois d'Août ; lorsqu'on la fait au printemps, la

greffe pousse dès la même année ; mais lorsqu'on attend au mois de juillet, ce qui est beaucoup mieux, elle ne poussera que l'année suivante ; ce qui s'appelle greffer à oeil dormant.

Choisissez sur un arbre, dont la feuille soit belle & de bonne qualité, une branche de l'année un peu forte & de belle venue : prenez, sur cette branche, un œil vigoureux & bien sain que vous enlèverez de cette manière : coupez transversalement l'écorce de la branche à un quart de pouce au-dessus de l'oeil, sur la longueur d'un demi-pouce ou environ, si cela se peut ; puis des extrêmités de cette entaille, tirez-en deux autres de biais qui viennent se croiser à un demi-pouce au-dessous de l'oeil, ensuite levez doucement l'écorce qui est dans l'intérieur de ces entailles, & qui renferme l'oeil vers son milieu en forme de triangle, dont la pointe est en bas ; après quoi choisissez, sur l'arbre que vous voulez greffer, un endroit où l'écorce soit bien lisse & unie: faites-y une entaille transversale de la longueur du haut de l'écusson, ensuite une autre perpendiculaire en forme de lettre majuscule T ; soulevez les deux angles rentrants de ces entailles, & découvrez l'ar-

bre de la grandeur de l'écusson que vous appliquerez exactement contre le bois vif du jeune arbre, & vous replierez ensuite l'écorce par-dessus l'écusson, & vous l'y assujettirez avec une légère ligature d'étoupes, en prenant bien garde que l'étoupe ne touche pas l'œil, ni la feuille que vous devez y laisser auprès.

Si vous faites cette opération en Juillet, vous n'avez pas besoin d'y toucher qu'au printemps suivant, parce que le bourgeon ne pousse pas plutôt ; pour lors dès qu'on le voit pousser, on coupe la tige de l'arbre à quatre doigts au-dessus de l'écusson, & l'on fera très-bien de couvrir la plaie avec un peu de terre, & l'assujettir avec un petit linge. Un peu de résine fondue fera le même effet.

Mais si on écussonne en Avril, l'oeil poussera dans huit à dix jours ; & dès qu'il commence à paroître, on doit couper la tige de l'arbre comme nous venons de l'expliquer.

Si vous voulez avoir des arbres d'une bonne venue & bien portans, ayez bien soin d'observer de quel côté de l'arbre vous avez coupé les jeunes branches, sur lesquelles

vous avez pris vos écussons, afin d'orienter vos greffes du même côté sur le sujet que vous greffez. Par exemple, marquez les jeunes branches que vous avez coupées du côté du midi de l'arbre : faites en autant de celles du côté du nord, & ainsi des autres ; & placez toujours vos écussons sur le sujet, du côté où les branches matrices ont été coupées ; c'est une attention qu'on n'a pas communément, & qui est cependant de la plus grande conséquence. Je suis même surpris qu'aucun Auteur, que je sache, en ait fait mention ; & c'est là la cause que, dans une même plantation, on voit des arbres bien portans, pendant que d'autres languissent parce que tout a été greffé & planté au hasard.

Au bout de quatre à cinq ans, si vos arbres ont été bien soignés dans la pépinière, ils seront en état d'être transplantés en pleine campagne ; & cette opération demande encore des soins tous particuliers.

La transplantation du mûrier doit se faire en automne, depuis le 20 Octobre jusques au 20 Novembre : les trous doivent avoir été ouverts, dès l'été précédent de

trois pieds en carré au moins, sur deux & demi de profondeur, si le terrain le permet. La distance de ces trous, qui fait celle d'un arbre à l'autre, n'est rien moins qu'indifférente : nous placerons ici à cet égard, les observations judicieuses qui nous ont été communiquées par M. de Lafont d'Aiguebelle de Genouillac qui, en Physicien-cultivateur, s'occupe, depuis plusieurs années, à la culture des mûriers ; il a observé que si dans un terrain planté de ces arbres, les racines des uns s'entrelassent dans celles des autres, toutes les fois qu'il en meurt un, tous les autres périssent infailliblement. On ne sauroit par conséquent trop prendre de précaution à les planter assez loin les uns des autres, pour que leurs racines ne se touchent pas ; & comme les racines du mûrier s'étendent au moins aussi loin que ses branches, on doit se régler la-dessus, & les espacier plutôt plus que moins : ces distances doivent être au moins de dix-huit à vingt pieds.

Lorsqu'il s'agit de faire une transplantation de mûriers, on commencera par garnir le fond des trous d'environ un pied de bonne terre, ensuite on arrachera les arbres

de la pépinière avec attention et ménagement ; & l'on taillera les extrémités des racines, en supprimant celles qui sont altérées ou mal placées, ainsi que tout le chevelu ; on coupera également toutes les branches qui se trouvent autour de la tige jusques à environ sept pieds de hauteur, & on ne laissera au sommet que trois des meilleurs brins qu'on rabattra à trois ou quatre pouces ; vous placerez ensuite votre arbre sur la terre, que vous aurez mis au fond du trou, & vous garnirez bien ses racines de la terre la plus meuble & la meilleure que vous aurez : vous continuerez de remplir le trou avec du terreau consommé ou d'autre terre de bonne qualité, que vous presserez contre l'arbre afin de l'assurer ; mais gardez-vous bien d'y mettre du fumier chaud ; & général quand on fume ces arbres, il faut toujours laisser un peu de terre entre l'arbre & le fumier, afin que celui-ci n'y touche pas.

Gardez-vous bien aussi de buter vos mûriers, en les plantant, c'est-à-dire, d'accumuler de la terre autour de leurs tiges ; ce qui leur seroit très-préjudiciable ; il vaut beaucoup mieux laisser la terre en pente



vers la tige, pour y conduire les eaux pluviales, & y retenir les arrosements ; tels sont les moyens & la méthode qu'on doit employer pour se procurer une belle plantation de mûriers. Une observation importante que nous ne devons pas omettre, & que nous répétons ici, c'est qu'avant d'arracher vos arbres de la pépinière, vous devez tous les marquer avec de la craie du côté qui regarde le midi ou le nord, afin qu'en les plantant vous les orientiez dans le même sens qu'ils avoient dans la pépinière ; sans cette sage précaution, vous n'aurez jamais de beaux mûriers.

Ces arbres sont, comme tout ce qui a vie dans la nature, sujets à des maladies qui ne manqueroient pas de les faire périr, si on n'y apportoit pas de remède : celle qui leur est la plus funeste, est celle dont nous avons parlé dans le premier volume de cet Ouvrage, p. 180, & que le peuple des Cévennes appelle la maladie du mercure, parce qu'il imagine qu'il y a des mines de mercure cachées au-dessous du terrain, qui font périr ces arbres ; mais quand même il y auroit de ces mines, elles ne nuiroient pas, comme on le croit, aux végétaux, à moins

que la terre minérale ne se trouvât à la surface.

On a reconnu depuis que les insectes dont nous parlions alors, & qui nagent dans une eau bourbeuse & noire, entre l'arbre & l'écorce, sont des perce-oreilles : ces insectes s'introduisent sous l'écorce du mûrier, y déposent leurs oeufs, & y multiplient prodigieusement.

Ce n'est que lorsque la sève est viciée que ces animaux attaquent l'arbre malade : il étoit réservé à M. d'Aiguebelle de connoître la cause de ce mal & le moyen de le prévenir ; il a observé, par une suite d'expériences, que si on coupe une branche un peu forte d'un mûrier, immédiatement avant la première sève, ou pendant tout le temps qu'il est en sève, elle s'extravase, détache l'écorce du bois qu'elle noircit, qu'on y remarque bientôt une grande quantité de perce-oreilles, & que l'arbre meurt en détail, & enfin tout entier : la même chose arrivera si pendant tout le temps de la sève une branche de l'arbre est cassée par un accident quelconque ; & comme les branches de ces arbres sont très-exposées à être cassées par les personnes qui montent dessus pour en cueillir la feuille, il

n'est pas surprenant que cette maladie soit aussi commune, & qu'il périsse annuellement un si grand nombre de ces arbres.

Il résulte d'une observation aussi intéressante, qu'on ne doit jamais couper les branches des mûriers pendant qu'ils sont en sève, c'est-à-dire, depuis le mois de Mars jusques à la fin d'Octobre, & qu'on ne doit les tailler que depuis le 20 Novembre jusques vers le 15 de Janvier.

Il suit, en second lieu, que pour conserver ces arbres, on ne devoit jamais monter sur les branches pour cueillir la feuille ; mais que pour cet effet on doit se servir d'échelles, qu'on peut appliquer avec précaution contre les branches, & avoir la plus grande attention de ne pas endommager, même les plus petites branches, en cueillant la feuille. J'ai quelquefois vu de ces arbres tous massacrés après qu'on les avoit effeuillés, & il ne faut qu'un peu de bon sens, pour concevoir qu'un si grand nombre de petites plaies sont aussi pernicieuses à l'arbre, que si on lui avoit coupé une grosse branche dans cette saison ; ce qui, comme nous avons dit, est une plaie mortelle.

Il résulte encore de là qu'on ne sauroit trop s'attacher à avoir des mûriers à basse tige, comme nous l'observions plus haut, afin de pouvoir commodément en recueillir la feuille avec des échelles légères, & l'on ne doit pas craindre pour cela d'avoir des moindres récoltes en feuilles ; car il est de fait, & c'est encore une, observation de M. d'Aiguebelle, que les mûriers qui n'ont que trois ou quatre pieds de tige sont plus vigoureux, poussent bien plus de branchages, & fournissent beaucoup plus de feuilles que ceux dont la tige est plus élevée.

En attendant qu'on adopte successivement & peu à peu cette sage méthode, nous préviendrons ici que lorsqu'on aura des arbres atteints de cette maladie, le seul moyen de les sauver, c'est d'y apporter le remède qui nous a été communiqué par M. Perochon de Saint-Ambroix, que nous avons détaillé dans le premier volume de cette Histoire, page 180, & dont l'effet est certain.

Une autre maladie qui affecte principalement les jeunes mûriers, est une espèce de mousse jaune ou grisâtre qui s'engendre sur l'écorce, les amaigrit & les fait périr

: il faut alors, suivant M. d'Aiguebelle, faire deux entailles longitudinales depuis la naissance des branchés jusques au pied de la tige, en prenant garde de ne pas trop enfoncer la pointe du couteau dont on se sert pour cette opération : il faut également avoir l'attention de ne pas la faire du côté de l'arbre qui est exposé au midi. Cette incision fait à l'arbre l'effet d'une saignée ; elle dégage la sève obstruée, & lui procure une libre circulation.

On perd encore beaucoup de jeunes mûriers par une espèce de bourrelet qui se forme autour de l'arbre à l'endroit où il a été greffé ; ce qui ne provient que de ce que le passage de la sève s'y trouve intercepté, ce qui l'empêche de circuler librement ; il faut alors y apporter le même remède que ci-dessus : il faut faire deux à trois incisions longitudinales au bourrelet, & même à la branche greffée, si elle se trouve plus forte que le sauvageon.

Si un mûrier vient à mourir, il seroit assez inutile d'en planter un autre à sa place, sans avoir au préalable préparé la terre, parce qu'il n'y réussiroit pas. On doit

alors commencer par ouvrir la terre, faire un large trou pour en arracher toutes les vieilles racines ; on remplira ensuite le trou avec de la bonne terre neuve, & on l'ensemencera pendant deux ou trois années, en lui donnant des profonds & fréquens labours ; on pourra alors remplacer le mûrier qu'on a perdu, & en planter un nouveau à la même place. Tels sont les moyens de se procurer & de conserver une bonne plantation de mûriers.

Nous allons maintenant parler d'un autre usage bien précieux, qu'on peut faire d'un plan de ces arbres. Nous avons observé ci-devant, en parlant des prairies artificielles & de l'ensemencement des terres, que pour en retirer tout l'avantage dont elles sont susceptibles, il étoit indispensable de les entourer par des haies vives, & nous avons avancé qu'il n'y avoit pas de Province dans le Royaume où l'on pût faire ces sortes de haies avec plus de profit qu'en Languedoc : il faut démontrer cette assertion.

Rien n'est plus propre à former des haies vives que le mûrier blanc ; on peut en faire avec l'épine blanche, le charme, l'orme, le hêtre, le buis & autres bois ; mais il s'en faut

bien qu'on en retire les avantages qu'on obtient du mûrier dans les pays où il peut être employé à cet usage.

Pour former une haie vive autour d'un champ, ayez un plan de mûriers venus de semence, tel que celui que nous avons décrit ci-devant. Lorsqu'ils sont en état d'être mis en pépinière, ils seront également propre à être mis en haies. Pour cet effet, creusez tout au tour de votre champ un petit fossé tiré au cordeau, de deux pieds de largeur, & d'un bon pied de profondeur. Jetez au fond de votre fossé environ demi-pied de bonne terre, & plantez-y vos jeunes mûriers de la même manière que nous avons dit de les planter en pépinière, avec cette différence qu'ici vous ne les placerez qu'à un bon pied de distance les uns des autres sur deux lignes parallèles, en observant qu' ils soient placés en zigzag, c'est-à-dire, que l'arbrisseau d'une ligne réponde au milieu de l'intervalle qui se trouve entre deux arbrisseaux de l'autre.

Votre haie étant plantée, ayez soin de l'arroser toutes les semaines pendant un certain temps, si la saison est sèche, sans

toucher à vos arbrisseaux pendant cette première année ; mais au printemps suivant, il faut les étêter à trois ou quatre pouces de terre, & ménager les petites branches collatérales, que vous ne couperez qu'à demi, afin de multiplier, par cette opération, la pousse des branches, qui, dès cette première année, vous donneront une cloison d'environ deux pieds de hauteur, & à laquelle vous ne touchez plus jusques au printemps d'après. Vous pourrez alors commencer par cueillir la feuille, ensuite vous tondrez votre palissade, & lui donnerez l'épaisseur que vous estimerez convenable : cette épaisseur ne doit cependant pas excéder un pied & demi ou environ ; quant à la hauteur, vous couperez les branches qui s'élèvent verticalement à quelque pouce au-dessus de leur racine, jusques à ce que votre haie ait acquis de quatre à cinq pieds de hauteur, après quoi vous ne leur permettrez plus de s'élever.

Pendant l'été qui suit cette première tonte, votre palissade poussera une quantité considérable de petites branches, liées & déliées, qui, au printemps suivant, vous donneront une ample récolte de



feuille ; & qui plus est, cette feuille poussera quinze jours plus tôt que celle des mûriers qui sont en plein champ. Vous n'aurez plus alors qu'à tondre tous les ans vos rejetons immédiatement après avoir cueilli la feuille, il en poussera d'autres qui vous donneront tous les ans une nouvelle récolte.

Si au lieu de faire votre palissade en mûriers de semence, vous préférez de la faire avec des boutures, vous accélérerez votre récolte de feuille d'une année ; car en plantant vos boutures avec les précautions que nous avons détaillées ci-devant pour la multiplication des mûriers, vous aurez de la feuille deux ans après que vous aurez fait votre plantation.

Lorsque des particuliers ont des possessions limitrophes, qu'ils veulent clore les haies ou palissades, doivent être faites par moitié, & plantées moitié dans le terrain de l'un & moitié dans celui de l'autre ; ce qui épargnera beaucoup de terrain, & alors la feuille doit être cueillie par moitié & chacun ne doit prendre que celle qui fait face à sa possession.

Pour conserver ces haies, il faut tous les ans avoir soin de bêcher la terre qui est à

leur pied, & sur-tout les garantir des mauvaises herbes qui leur nuisent beaucoup ; l'usage de ces palissades procureroit un bien infini à la Province. Lorsqu'au printemps les vers à foie viennent d'éclorre, la feuille de ces palissades leur est très-favorable, parce qu'elle est beaucoup plus tendre & plus savoureuse que celle du gros arbre. Il arrive quelquefois qu'il survient alors des pluies qui mouillent la feuille, & qu'on est obligé de la laisser ressuyer dans des chambres ou des greniers où elle se fane, se durcit, & devient indigeste pour ces jeunes insectes ; ce qui en fait périr beaucoup. Au moyen de ces palissades, on peut garantir la feuille d'être mouillée en la couvrant avec des paillassons, ou même avec des draps.

Ces haies procurent aux possessions une fraîcheur qui favorise admirablement les récoltes de toute espèce ; elles les mettent à l'abri des incursions des troupeaux qui les dévastent fort souvent.

Nous avons vu plus haut, combien il est intéressant d'avoir des prairies artificielles dans un pays qui manque de fourrages & nous avons fait voir qu'on ne doit pas

s'attendre à retirer de ces prairies tout le produit dont elles sont capables, si on ne prend pas la précaution de les clore par des haies vives : celles de mûrier, étant un peu soignées, fournissent en outre annuellement une récolte de feuille, dont la valeur égale souvent celle de la récolte du terrain qu'elles enferment dans leur enceinte ; & le Languedoc est sans contredit plus à portée de profiter de ces palissades qu'aucune autre contrée. Seroit-il bien possible qu'un pays où, généralement parlant, les habitans pétillent de génie, & où certainement les vues d'intérêts ne sont pas plus oubliées qu'ailleurs, on ait eu jusqu'à ce jour les yeux fermés sur tous ces précieux avantages ? La plume m'en tombe des mains.